



l'Enfance

Chères petites têtes blondes

La vie au quotidien

C'est la fête !

Et Dieu dans tout ça?

Ecole et loisirs

Chères petites têtes blondes

Enfance... époque bénie ?

Jeannine M :

J'ai grandi au Foyer Rémois. Quand j'avais dix ans, mes parents ont déménagé pour une plus grande maison, parce qu'on était neuf gosses tout de même. Je ne connaissais pas beaucoup mes aînés, qui partaient travailler au fur et à mesure. On allait tous travailler à quatorze ans, mais en rentrant on avait la belle vie, on ne faisait rien du tout à la maison. Notre mère nous faisait à manger et s'occupait de tout. On avait juste à étendre le linge. Je piquais beaucoup à la machine, ça oui, j'ai cousu mes corsages, mes jupes. J'étais souvent plongée dans ma couture. Ah, on a bossé dans le temps, mais on avait le moral ! J'étais toujours contente. Pour moi, la jeunesse était une période dorée !

Roselyne :

Je garde un bon souvenir de ma jeunesse. On n'était pas riches (Papa allait travailler dans les fermes), mais c'était le bon temps quand même. Je trouve dommage qu'aujourd'hui les enfants, bien qu'ils aient tout, ne soient jamais contents.

Rina :

Je suis arrivée d'Italie alors que j'avais moins d'un an. Mon père avait été engagé par une entreprise pour la reconstruction de Reims et nous a fait venir, Maman et moi. Nous avons quitté notre maison en Italie pour un logement de misère à Reims, ce qui a été dur pour ma mère. Mais elle a vite trouvé quelque chose de mieux. Maman était très

débrouillarde. Elle ne savait pas parler français, mais avec les gestes elle arrivait toujours à se faire comprendre. Mes parents ont appris à parler français sur le tas. Comme ils étaient très économes, ils ont réussi progressivement à quitter la misère. Il était prévu que mon père travaille en France pendant quatre ans, puis que nous rentrerions au pays. Mais mes parents se sont tellement plu ici qu'ils sont restés. Nos relations avec l'extérieur étaient pourtant limitées, mais nous étions heureux en famille, tous les quatre avec ma jeune sœur Ginette. Papa lisait le journal *L'éclairer de l'Est* et gardait les feuilletons pour nous les lire le soir en hiver. Maman faisait du crochet pendant ce temps, ma sœur et moi tricotions. Nous étions très unis. Ce qui m'a le plus marquée, c'est le bon esprit qui régnait dans notre famille.

Jeanne :

Mes meilleurs souvenirs... oh, ils remontent loin... Je suis la dixième de dix enfants. J'ai eu une enfance heureuse, des parents très gais. Mon père dirigeait une industrie, une fabrique de meubles. Quand il y avait une fête, il prenait la charrette de livraison avec le cheval, y plaçait toute sa marmaille et on partait dans les bois ! Sur le chemin, les gens nous regardaient ! Je me rappelle aussi quand Papa me prenait sur ses épaules, sa barbe me piquait les jambes !

Nicole H :

Des moments heureux j'en ai eus, oui, parce que j'avais des parents qui étaient très très



Aimée :

Nous étions quinze enfants à la maison ; on dormait à quatre dans le même lit, tête-bêche. Mon frère s'amusait à me mordre les orteils, ce qui me faisait pleurer ! Il y avait deux lits de quatre, et deux lits de deux, pour celles qui travaillaient, plus le lit des parents et celui du grand-père, au grenier. Mais on n'était pas à plaindre, c'était notre vie, comme ça.

Madeleine :

Mon père était très gentil, ma mère plus sévère, il fallait obéir tout de suite avec elle. Mais on a été très bien élevés. Nos voisins étaient des gens très agréables avec nous, quand ma mère était malade, ils m'aidaient à étendre le linge, car j'étais trop petite pour y arriver seule.

Renée :

Ma vraie vie, c'était les champs. J'aurais aimé vivre dans une ferme, avec des animaux... J'aimais aller me cacher dans les gerbes de blé, placées en tipi, ou aller ramasser le rosé des prés. Tout ce qui était nature me plaisait.

Jean-Marie :

Moi aussi j'aime bien la nature, pourtant elle ne m'a pas gâté !

gentils. J'avais deux grands frères, de neuf et sept ans, j'étais la fille qu'on attendait, et donc j'ai été gâtée.

Madeleine :

Enfant, j'habitais avenue de la Somme, au Foyer Rémois. On se retrouvait entre enfants, on jouait à la marelle pendant que les parents étaient dehors à nous surveiller. Mais quand les parents disaient de rentrer, il fallait obéir !

Sylviane :

Je me rappelle le quartier Sainte-Anne, en 1965. Les familles de dix enfants n'étaient pas rares, ça faisait de sacrées smalas ! Les gamins jouaient dans la rue.

Aimée :

Oui, nous les enfants on se retrouvait et on jouait dans la rue ou sur la route pendant que nos mères tricotaient, raccommodaient et bavardaient sur le trottoir.

Sylviane :

Aujourd'hui, les jeunes ont été remplacés par les camions.

Moïse :

Moi, mes meilleurs souvenirs ? Je ne sais pas... je suis né à une mauvaise époque, et j'avais un père qui menait sa vie d'homme plutôt que de père de famille... Ça ne tournait pas rond à la maison. En sortant de l'école, pas question de faire ses devoirs, il s'en foutait complètement le père. C'était très difficile de suivre la scolarité. Quand on était gosses, on subissait, mais après,



L'enfance, époque bénie ?

je ne supportais plus, je suis parti à dix-huit ans, et ça a été pareil pour chacun de mes frères, ils ont tous pris leur indépendance le plus vite possible. Ma mère était comme nous, esclave de mon père... C'était la vie dure à l'époque.

Reine :

Mon enfance a été dure : mon père est mort à quarante-deux ans, laissant ma mère veuve avec huit enfants, de quatre à dix-sept ans. Heureusement que la maison était à nous. Nous avons tous dû travailler bien jeunes.

Arlette B :

Ma mère m'a abandonnée quand j'avais dix-huit mois, j'ai été élevée par ma grand-mère paternelle et ma tante. Toutes les deux me donnaient beaucoup d'amour, je leur en suis reconnaissante. Je pouvais facilement dialoguer avec ma grand-mère, alors qu'en ce temps-là, ça ne se faisait pas tellement. Ma grand-mère n'a pas dit une seule fois du mal de Maman. Au contraire. Quand j'étais petite, elle me lisait les lettres que ma mère m'écrivait. J'ai vu ma mère pour la première fois à seize ans...

Renée :

De mon enfance, je ne garde pas que de très bons souvenirs... Je n'étais pas désirée. A cinq ans, j'ai fait une première dépression nerveuse. Mon père voulait me placer.

Jean-Marie :

Mon père s'est remarié un an après le décès de Maman, il ne pouvait pas rester seul avec trois gamins à la maison. On ne supportait pas notre belle-mère, qu'on appelait « Folcoche* ».



Lucien :

J'ai grandi dans une cité ouvrière, il y avait facilement une cinquantaine de gosses dans la rue. Dès que le père Mathieu arrivait, un coup de sifflet et mes frères et moi on filait à la maison. Il n'était pas commode le père... ses méthodes d'éducation, je préfère ne pas en parler. Chez nous, on était neuf enfants, moi le cinquième, en à peine cinq ans... autant dire que je n'étais pas attendu. J'étais le souffre-douleur de la famille ; on m'appelait « Trompe-la-mort ». J'ai connu la misère, oui j'ai vécu misérablement.

Gabrielle :

Mes meilleurs souvenirs, ce n'est pas quand j'étais jeune, non, là c'était trop dur. J'étais l'aînée de douze et j'ai souffert. Les allocations familiales n'existaient pas encore, alors c'était la misère. Pour manger, on se débrouillait comme on pouvait, mais j'ai connu la faim, oh oui. Nous n'avions pas d'argent, pas d'habits... Je me souviens qu'il fallait pleurer pour avoir une paire de chaussures ! Heureusement à l'école on nous habillait. Les familles nombreuses sans ressources pouvaient en effet bénéficier du « vestiaire », c'est-à-dire des vêtements donnés par d'autres familles.

Mon père ne buvait pas que de l'eau... Il était pourtant doux comme un agneau, et riait toujours, comme un enfant. Mais il ne s'occupait pas de nous. Quand on s'approchait



de notre père, il reculait... Quant à Maman, elle n'avait vraiment pas le temps, imaginez avec ses douze gosses ! Il n'y avait même pas de place pour tout le monde autour de la table. Nous n'avions pas l'amitié de nos parents. Ma mère n'en pouvait plus avec tous ses enfants, elle râlait tout le temps, et pourtant, elle nous aimait bien, à sa façon. Quand elle ne criait pas, elle chantait.

Maurice L :

Mon père était contremaître d'une teinturerie de velours. C'était un homme affectueux. Ma mère était malade, neurasthénique. La maladie de ma mère me fait garder un souvenir mitigé de ma jeunesse.

Rose :

Ma mère avait eu la fièvre puerpérale après le sixième enfant, et elle en est restée paralysée, alors c'était nous, les gamins, qui faisions tout. Maman, de son lit, nous attrapait et nous tapait avec sa canne...

Nicole (Gobelins) :

Et moi, est-ce que je garde un bon souvenir de mon enfance ? En fait mon enfance s'est passée en deux parties : ma petite enfance de zéro à dix ans en Normandie, chez un oncle et une tante. Je ne saurai jamais pourquoi j'ai été placée là. Et puis retour à Reims chez mes parents, après dix ans. Chez mon oncle

et ma tante, j'ai reçu une excellente éducation. Ils étaient très aisés. Mon oncle faisait de la politique, et à quatre ans j'ai mangé dans un restaurant sur les genoux de Pierre Mendès France ! Mon père est venu me rendre quelques visites en Normandie ; ma mère jamais, je ne l'ai jamais vue en dix ans. Je ne sais pas pourquoi je suis partie, ni pourquoi je suis revenue. Peut-être parce que j'étais enfin devenue utile pour mes parents ? Parce que je pouvais désormais m'occuper de mes quatre frères et sœurs ? Quand je suis rentrée chez mes parents, cela a fait une coupure nette. Mon père m'a dit que j'avais des frères et sœurs, je ne les connaissais pas, je n'en comprenais même pas la signification. Pour moi c'étaient comme des copains et des copines... Un souvenir m'a particulièrement marquée : un jour, à table, j'avais dû me montrer un peu difficile, je me suis alors retrouvée avec la casserole de nouilles sur la tête... Maman n'acceptait pas ma réaction de « gosse de riches »... Avec ma mère, le contact a été difficile au début. Elle n'était vraiment pas maternelle, je ne me souviens pas d'un câlin ou d'un bisou. Jamais. Il faut dire qu'elle avait eu une enfance très malheureuse. Des années plus tard, je l'ai accueillie à la maison alors qu'elle était malade ; là non plus, pas un geste d'affection de sa part. Pourtant, ma mère est morte dans mes bras. A l'inverse, ma fille et moi vivons une complicité très tendre, nous sommes très liées.

Bérangère :

J'ai été élevée par ma grand-mère, car Maman, fille-mère, ne pouvait pas s'occuper de moi. Quand j'avais neuf ans, Maman s'est mariée. Mon beau-père était un jour venu manger chez ma grand-mère en me disant : « Maintenant, il faut que tu m'appelles Papa. »

* Cf « Vipère au poing », d'Hervé Bazin

L'enfance, époque bénie ?



Mais il n'a pas pu me reconnaître, car on n'avait que seize ans d'écart ; il était plus jeune que Maman. Je n'ai jamais porté son nom, mais je l'appelais Papa. J'étais fière de dire à mes copines que désormais j'avais un papa moi aussi. Les relations avec ma mère ont changé quand je me suis mariée, à vingt-deux ans. Je me suis alors rapprochée d'elle. Et c'est moi qui me suis occupée d'elle lorsqu'elle était malade, jusqu'au bout.

Thérèse :

Moi, mes meilleurs souvenirs, c'est quand j'étais avec ma grand-mère. Ma mère m'a abandonnée à neuf ans... J'ai été assez boulotée par ça... oui, bien bousculée, on peut le dire. Mais avec ma grand-mère paternelle j'étais heureuse. Elle avait élevé trois enfants, et était très affectueuse. Et puis j'avais ma tutrice, la sœur de mon père.

Christiane :

Ma mère avait des préférences parmi ses enfants, mais le père m'aimait bien, il compensait un peu l'affection que Maman ne me donnait pas. J'aimais bien aller dormir dans son atelier (mon père a inventé et breveté le fil à couper le beurre). Il mettait sa canadienne par terre et me chantait des chansons jusqu'à ce que je m'endorme. C'était lui qui m'a conduite au dispensaire lorsque j'ai commencé à souffrir d'une humeur dans les yeux. On m'y a donné des gouttes de nitrate d'argent ; sinon, je serais probablement devenue aveugle. Papa nous emmenait parfois au cinéma ou au cirque. C'était un bon papa.

Simone M :

J'étais l'aînée de trois. Maman marquait vraiment sa préférence pour mon petit frère, il était le chouchou et avait tous les droits. Maman

était plus dure avec moi car j'étais l'aînée. Mais je ne lui en veux pas, en ce temps-là, c'était souvent comme ça, l'aînée était responsable de beaucoup de choses. Ma sœur et mon frère n'ont tout simplement pas été éduqués pareils. En revanche ma marraine me gâtait beaucoup. A chaque vacances, un oncle ou une tante me faisait venir, ils se disputaient même pour m'avoir ! Je revenais habillée comme une princesse, dessus, dessous ! J'étais une gamine facile... enfin, c'est moi qui le dis ! Je me faisais toujours avoir, parce que j'étais trop gentille. Ma mère me disait : « T'es pas gentille, t'es bête, t'as rien à toi ». C'est vrai, si quelqu'un avait besoin de quelque chose que j'avais, je lui donnais. C'était un peu trop peut-être. Mais ce que Maman me disait me faisait mal.

Jeannine V :

Mon père avait été blessé à la bataille de la Marne pendant la guerre de 14-18. J'avais seize mois quand il est mort. J'ai grandi, fille unique, entre une grand-mère et une mère toutes deux veuves.

Yvonne :

Je suis née en 1920, du retour de guerre de mon père. Mes sœurs avaient quatorze et quinze ans, mon frère huit ans. On ne m'a pas appelée Désirée ! Lorsque mes sœurs se sont mariées, j'avais huit ans. J'ai un peu été élevée en fille unique. Un peu gâtée d'un côté, mais il fallait aussi beaucoup travailler.

Nicole (Saint-Remi) :

Je faisais un peu ce que je voulais quand j'étais petite, et le plus souvent on me cédait. On ne vivait pas avec tout ce qu'on voulait, car mon père a laissé ma mère seule avec neuf enfants...



Maman travaillait de nuit à l'hôpital et mes grandes sœurs s'occupaient de nous. On s'était fait à cette vie-là, on se contentait de ce qu'on avait. Maman a toujours tout fait pour nous.

Madeleine :

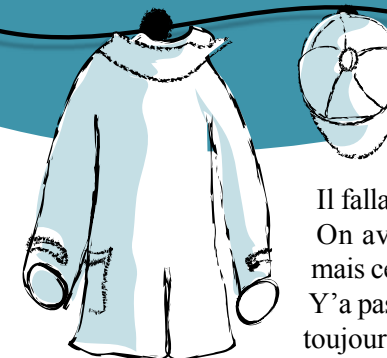
Dans ma famille, il y avait des moments de difficulté, mais on arrivait toujours à remonter. J'ai eu de très bons parents, qui nous ont bien élevés, bien éduqués. Ils ont tout fait pour nous. Mais il fallait obéir.

Bernadette :

Mes meilleurs souvenirs ? Mon enfance, de zéro à dix ans, avant la guerre. La vie de famille, les fêtes, avec les grands-parents, les communions, les baptêmes, les fêtes du pays. J'étais l'aînée d'une grosse famille, dans les Ardennes, mais j'ai été très aimée, et quand on rentrait à la maison, Maman était toujours là, elle nous attendait. Après la guerre, ce n'était plus pareil. Mon père est mort et il a fallu travailler tôt. Mais ce qui m'a vraiment marquée, c'est la vie de famille.

Norbert :

Mes meilleurs souvenirs à moi, c'est quand j'étais gamin, avant le divorce de mes parents. Ils se sont séparés de bonne heure, j'avais treize ans. La vie est devenue monotone, ma mère s'est remariée et on allait les voir un dimanche tous les quinze jours.



Il fallait aller chez l'un, chez l'autre. On avait du plaisir quand même, mais ce n'était plus la vie de famille. Y'a pas à tortiller, une mère manque toujours... Mes meilleurs souvenirs, oui, c'est ma première jeunesse, avec la vie de famille, avant le divorce.

Bernadette :

De mon enfance, je garde un bon souvenir, oui. Mais l'enfance, on la quitte sans même s'en rendre compte. On travaillait de bonne heure, c'était normal, c'était un peu le sort de tout le monde.

Fernand :

Avant, la vie était moins belle mais on était plus heureux. Il y avait la famille. Aujourd'hui la vie est plus belle, et pourtant on est moins heureux... Les plaisirs étaient plus simples, on n'avait pas le sou, mais on était bien.

Bernadette :

C'est vrai qu'on a plus de facilités maintenant, mais on a eu une belle jeunesse...

Thérèse :

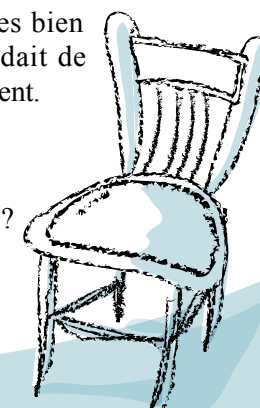
Oui, on avait de la belle jeunesse.

Moïse :

Mais on ne restait pas gosses bien longtemps, on nous demandait de travailler, de ramener de l'argent.

Michel :

Quand quittait-on l'enfance ? Avec le début du travail.



Jeux d'enfants

Eugénie :

A quoi jouait-on quand on était petit ? Eh bien aux billes, aux osselets, à la marelle, à la trottinette, au gendarme et au voleur, au « chamboule-tout » (des boîtes de conserve vides, en pyramide, qu'on s'amuse à faire tomber avec une balle), aux échasses (toujours avec des boîtes de conserve vides qu'on perçait et sur lesquelles on attachait une corde), au mouchoir rouge avec cette petite chanson : « *Ne regardez pas le renard qui passe, mais regardez-le quand il est passé* », on jouait aussi aux quilles, au bilboquet...

Roselyne :

Les jeux pour moi, petite, c'était beaucoup dehors, avec les copains-copines. Je me souviens de la grande marelle dessinée devant chez nous sur la rue ; les voitures n'étaient pas encore nombreuses à passer ! On jouait aussi à cache-cache ou aux cartes (à la bataille, au pouilleux...). Des jeux à la maison, on n'en avait pas des tonnes. Deux poupées, c'est tout. Je les ai gardées longtemps et soigneusement ! L'une était en chiffon, l'autre, très belle, m'avait été offerte par ma marraine.

Simone M :

Des loisirs... Oh, je n'en ai pas eus beaucoup. Avec mes copines on jouait à la marelle. J'aimais bien prendre la vieille bicyclette de Papa, et je me cassais la figure bien sûr.

22



Maman me demandait où je m'étais fait cela, je répondais que c'était en me faulant dans la haie !

Raoul :

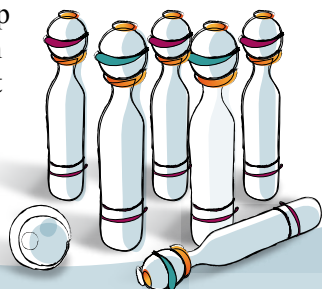
Mes jeux à moi, c'était surtout de me battre avec les copains. Pendant la guerre de 14, on n'avait droit à pas grand-chose d'autres. Un peu les billes. On y jouait dans la rue, ou dans les corridors. Avec des vieilles roues de bicyclette et un bâton on se faisait des cerceaux.

Aimée :

Je me souviens que Papa m'avait sculpté une balance en bois, on s'y amusait bien avec les copines du quartier. On prenait les couvercles des boîtes à cirage pour peser nos petites choses. J'étais très fière de ce jouet. La seule poupée que j'ai eue, c'est encore mon papa qui me l'avait fabriquée, en bois. En fait ce n'était pas vraiment une poupée, plutôt un marin, joliment peint. Mais un jour ma sœur m'a tapée dessus avec, et là, c'était fichu, Papa l'a jetée. A part ça, je n'ai pas connu d'autres jouets.

Thérèse :

Je jouais beaucoup avec les poupées en chiffon que me faisait ma grand-mère.



Olympe :

Petite, je jouais à la corde, à la marelle, à la balle, à saute-mouton ou à cache-cache avec les copines de la rue. Les parents nous surveillaient du coin de l'œil. On pouvait s'amuser dehors, mais il fallait rentrer à l'heure : pas le droit de traîner après l'heure du dîner. On ne devait pas sortir à la nuit tombée.

Christiane :

J'adorais mon frère Yvon de quatre ans mon aîné. Je le suivais partout. On était nombreux dans la famille, mais c'est avec lui que je m'entendais le mieux ; j'étais un peu garçon manqué et on avait le même caractère. On fabriquait des lance-pierres, on allait à la pêche à la crevette ou on se baignait dans le canal. Comme on ne savait pas nager, on avait placé des briques sous la vieille voiture décapotable de mon frère aîné afin de piquer les chambres à air et nous en faire des bouées. Il ne restait qu'à ramer, et à nous le canal ! Yvon avait inventé un petit appareil pour communiquer en morse. On avait aussi construit un avion en toile, qu'on avait posé sur la toiture du bâtiment d'en face. On était montés dedans... mais l'avion s'était écrasé par terre et nous avec ! Blessés ? Oh pas trop, on était durs !

Moïse :

Je jouais le plus souvent avec les copains et copines à grimper dans les arbres. A cache-

23

cache aussi, ou avec de petits jouets qu'on fabriquait nous-mêmes. Il faut dire qu'on n'avait pas trop de distractions, il y a quatre-vingt-dix ans ! Je me rappelle d'une petite voiture qu'on avait construite, un peu comme un fauteuil roulant, mais avec des pédales.

Bernadette :

J'aimais beaucoup jouer à la poupée, je n'en avais qu'une et je l'ai gardée très précieusement, dans une boîte à chaussures. Une poupée à musique, offerte par ma grand-mère. C'est le seul jouet qui m'ait marquée. Je suis presque l'aînée de neuf (j'ai un grand frère avant moi) alors autant dire que je jouais beaucoup avec les poupées vivantes qu'étaient mes petits frères et sœurs ! En 1939, Maman a eu des jumeaux, et en 1940 une autre petite fille. Pas de quoi s'ennuyer à la maison !

Gilbert :

Les « Meccano », j'adorais ça ! Je passais des journées entières à y jouer. J'aimais beaucoup le vélo aussi.

Thérèse :

Mon amusement à moi c'était de promener ma chienne, une sorte de malinois, gentille comme tout.





Avec elle, j'ai fait toutes les bêtises possibles ! Je la mettais dans le landau, l'habillais, lui mettais les chapeaux et les vêtements de ma tante. J'étais très garçon manqué, très casse-cou quand j'étais petite. Les jeux de garçons m'intéressaient bien plus que les jeux de filles. J'étais même plutôt dure comme enfant. Aller dénicher les nids d'oiseaux, ça me connaissait ! Une fois, je ne pouvais plus redescendre de l'arbre, j'étais accrochée par le fond de la culotte à une branche !

Norbert (époux de Thérèse) :

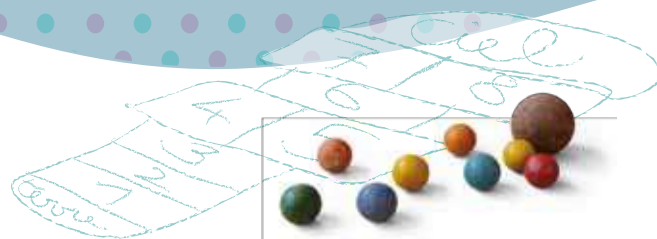
Ma femme était brise-fer, et elle l'est restée ! Moi, enfant, je n'avais pas beaucoup le temps de jouer, il fallait aller chercher les vaches, rentrer le bois... Je suis l'aîné d'une fratrie de trois. Je ne m'occupais pas de mon frère et de ma sœur, non, ils faisaient comme moi, ils se débrouillaient !

Maurice M :

Gamin, je jouais aux billes, au football, je grimpais au arbres. Mais en tant qu'aîné de quatre enfants, je n'avais pas beaucoup le temps de m'amuser. Ma mère marquait sur un papier tout ce que je devais faire, désherber le jardin, glaner dans les champs le fourrage pour les bêtes, etc.

Denise O :

Cinquième enfant sur onze, on ne s'ennuyait pas à la maison ! On s'occupait bien entre nous. J'aimais jouer à la dinette et à la poupée. Papa avait installé une balançoire dans



un gros cerisier. Avec des boîtes de conserve, un trou et du fil, on se faisait des échasses. Et en hiver quand il gelait, mes parents jetaient un gros seau d'eau dans la cour, et ça faisait patinoire.

Roger :

L'hiver, quand tout était glacé, on faisait de sacrées glissades le long du caniveau ! On jouait à la gargouille avec les billes, dans les petites flaques d'eau au pied des gouttières.

Lucien :

Le soir, je rentrais de l'école vite fait et je jouais aux billes, plutôt tout seul, taciturne.

Edmond :

On lisait *Les Pieds Nickelés*.

Roger :

Ou *Bibi Fricotin*.

Blanche :

J'étais la troisième de sept enfants et on jouait beaucoup dehors, à chat perché, ou à se faire des cabanes dans les haies. A vrai dire, on n'achetait pas les jouets, on les inventait, on les construisait le plus souvent : avec une vieille roue de bicyclette et un bâton on se faisait un cerceau, avec quelques chiffons on se faisait des balles et des poupées. On jouait beaucoup dans la rue aussi, car il y avait

Jeux d'enfants...

encore peu de voitures. On vivait dehors pour ainsi dire.

Obeline :

Mes jeux à moi c'était surtout la balle, la marelle... et puis encore quoi... ah oui, on jouait aussi à se disputer !

Fernand :

Gamins, on s'amusait à la ruée vers l'or en sautant sur les camions américains, on imitait aussi le Tour de France (mais nous, on le faisait à pied, en tournant autour des arbres) et on jouait au ballon. On était espiègles, mais connus et aimés dans le quartier.

Jacques W :

On jouait à la gamelle, au chamboule-tout, on fabriquait des petits trains avec des boîtes de sardines vides que l'on perçait d'un trou et que l'on attachait à la queue leu leu.

Gabrielle :

Les gamins s'amusaient souvent à saute-mouton, mais moi j'étais trop grosse à l'époque pour y jouer !

Michel :

Avec les copains, nous avons construit un chariot en bois avec un roulement à billes. Sur ce chariot, on s'amusait à descendre les rues en pente et on était fiers !

Aimée :

Je me souviens d'une partie de cache-cache sur le port, avec les enfants de marins, en attendant que le bateau arrive. Comme il n'y avait

pas trop d'endroits où se cacher, mon frère s'était mis sous l'ample jupe de ma mère. Impossible de le trouver... Jusqu'à ce qu'il en sorte en disant : « Si Maman n'avait pas pétié, j'y serais resté ! »

Bérangère :

Chez Grand-mère qui m'élevait, j'étais gâtée, j'avais plein de jouets : mes poupées, mon landau, mon berceau, mes baigneurs, la dinette... j'avais tout ! Je dois reconnaître que j'étais une petite fille gâtée. Je me souviens que je voulais toujours aller jouer dehors, alors je me coulissais par la fenêtre. Mémère rigolait parce que je baissais la tête mais j'avais les fesses en l'air ! Elle me laissait arriver à la porte du jardin et demandait alors : « Où c'est que tu vas ? » J'étais une traîneuse de rue pour jouer avec les copines ! Le dimanche, je retrouvais les copains du quartier du Chemin Noir, du côté des vieilles maisons du boulevard des Belges. On jouait à colin-maillard, à la marelle, à la corde.

Denise D :

J'habitais sur le boulevard Charles Arnould, juste avant la place de Belgique. Je me rappelle dessinant une marelle à la craie sur le boulevard... Ah, ce qu'on a pu jouer sur ce boulevard ! Et à cache-cache avec les gosses du Foyer Rémois ! Parfois, en été, les papas se mettaient à jouer avec nous, c'était le bonheur !



Petites corvées

Blanche :

Quand je rentrais de l'école le soir, j'avais droit pour le goûter à un morceau de pain avec du sucre, et au sac de toile qu'il fallait remplir de pissenlits pour les lapins. Mais tout cela n'était que du bonheur !

Eugénie :

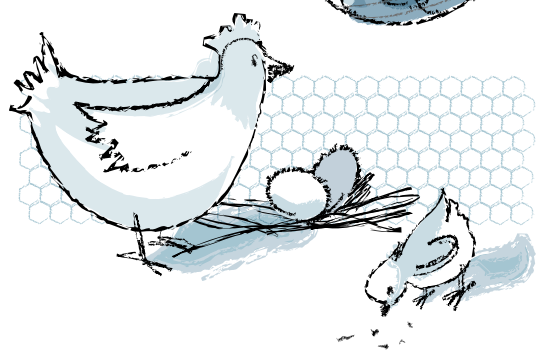
Pour le goûter, c'était une tartine de saindoux avec du sel, et également la corvée pissenlits, ou encore aller chercher des escarbilles de charbon ou de coke sur les voies, pour le chauffage. Mes parents me demandaient aussi parfois de confectionner des carreaux de terre pour monter les murs de la maison. La corvée du petit bois (le chercher puis le vendre) revenait à mon frère. On ne restait pas inactifs, il y avait toujours quelque chose à faire !

Gabrielle :

Mes frères et moi allions chercher du bois dans la forêt de Cernay pour nous chauffer.

Obeline :

Je devais aller au poulailler chercher les œufs, mais j'aimais bien les gober aussi !



Yvonne :

Mes parents étaient des « culs-terreux ». Ils nous ont habitué à travailler ; dès l'âge de huit ans, il fallait s'occuper des vaches avant et après l'école. Et rentrer le bois, donner à manger aux lapins. Mais c'était pour tout le monde comme ça. Et encore, je pense que je suis une favorisée.

Bernadette :

En rentrant de l'école, j'aidais Maman à la maison, pour préparer la soupe ou laver le linge. On travaillait de bonne heure et c'était normal. C'était un peu le sort de tout le monde.

Jacques W :

Peu après la mort de ma mère (j'avais six ans) mon père nous a réunis mon frère Marc (de huit ans mon aîné) et moi : « Maintenant que votre mère n'est plus là, c'est vous qui allez faire la vaisselle et le ménage ». Avec Marc, on se chamaillait bien sûr au sujet des corvées. Mon frère suivait des cours de violon chez le meunier, qui était assez doué quand il n'était pas trop saoul. Eh bien, Marc s'arrangeait toujours pour aller aux répétitions à l'heure de la vaisselle !

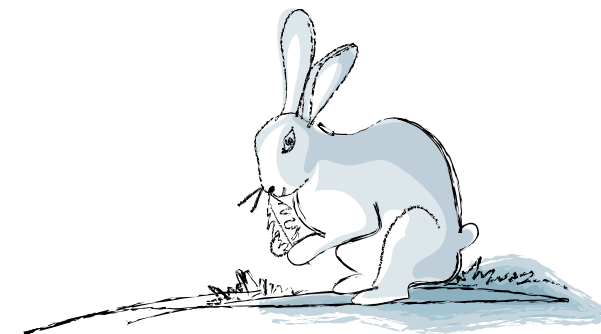


Denise D :

Ma sœur Gisèle et moi devions nettoyer les chaussures de la famille tous les samedis, avant d'aller à la messe le dimanche. Pour ne pas en faire plus l'une que l'autre, on partageait les paires en deux, Gisèle une chaussure de Maman et moi l'autre, et ainsi de suite. Un jour, je lui avais refilé une chaussure de mon père en plus, et quand elle s'en est aperçue, elle me l'a jetée au visage... une galoche à semelle de bois... J'étais bien arrangée ! Elle m'avait suppliée : « Le dis pas à Maman, je te ferai tout ce que tu voudras ! » J'ai dit à Maman que je m'étais cognée contre la cuisinière, mais la fois d'après, c'est Gisèle qui a nettoyé toutes les chaussures !

Renée :

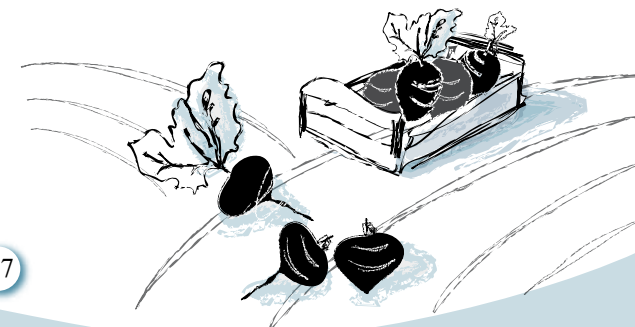
Mes bons souvenirs, quand j'étais gamine, c'était les jeudis. Pour ma tranquillité, je m'en allais du matin au soir dans les champs, à la ferraille. A cette période-là, on gagnait de l'argent avec la ferraille ! Et encore plus avec le cuivre. Les têtes d'obus ou des douilles en cuivre notamment. Par contre, pas question d'avoir un sou pour moi, c'était tout pour



mes parents. La ferraille enfoncée dans la terre remonte à la surface avec le temps. En général, je ne rentrais pas déjeuner à midi. J'en faisais des kilomètres ! Quand mon sac était trop lourd, j'allais chercher Papa, qui venait avec la brouette. C'était pour moi de bons souvenirs, parce que j'étais tranquille.

Simone M :

A la saison des betteraves, des Belges venaient à Bezannes pour travailler, biner et arracher. A l'époque, on arrachait les betteraves à la main, il n'existait pas encore de machine. Quand on est rentrés d'Evacuation, j'ai dû moi aussi arracher des betteraves, un hectare ! Des betteraves déjà bien mûres ; c'est très dur comme travail. En rentrant le soir, je vous jure que vous marchiez les jambes écartées et le dos rond ! Oh oui, c'était dur. J'étais toute seule avec Maman. L'ambiance ?... Maman avait la main leste... Quand elle vous disait que vous alliez recevoir une claque, vous le saviez, parce que vous l'aviez déjà eue ! Non, ça rigolait pas.



La Maraude



» Fait de chaparder, »
dans les jardins et potagers

Simone M :

Il m'arrivait d'aller à la maraude aux fruits dans les jardins clôturés, il fallait passer par-dessus murs et grillages. On aimait bien la maraude, les fruits ont bien meilleur goût quand ils sont chipés ! C'était pareil pour les fraises. Maman disait : « J'aurais pourtant juré avoir vu une fraise dans le jardin... » Et oui, mais elle n'y était plus !

Raoul :

Ma sœur allait voler des pommes dans les vergers pour me donner à manger, parce qu'on n'avait pas assez à la maison pour se nourrir.

Geneviève :

Petite, j'aimais bien marauder les cerises, les raisins, les fraises. Ou même le charbon, qu'on allait chercher à la « Petite Vitesse ».

Renée :

Pour manger des fruits, on allait à la maraude. La maraude aux prunes, aux pommes... Pourquoi s'en priver ? Un jour avec ma cousine, nous sommes passées devant le terrain du jardinier. Il avait un jardin magnifique avec des fraises énormes ! Nous avons attendu qu'il fasse nuit, et y sommes allées en rampant. Nous mangions les fraises les unes après les autres, quel régal ! Soudain nous avons entendu : « Ah, les p'tites voleuses ! » Nous nous sommes enfuies, mais le jardinier a réussi à me rattraper... Autant dire que j'ai pris une bonne volée en arrivant à la maison... Et désormais, chaque fois que le jardinier nous voyait sur le chemin de l'école, il s'exclamait : « Ah, les petites voleuses ! »

Blanche :

Pour manger des fruits, on se servait directement dans les vergers. Quand on chapardait une pomme, on ne nous envoyait pas les gendarmes, un coup de pied aux fesses quand on se faisait prendre, mais c'est tout.

Lucien :

Au temps des cerises, les adultes pouvaient bien nous courir après et nous corriger, les cerises étaient mangées et on n'allait pas les rendre !

Olympe :

Moi, j'allais à la maraude aux noix, sur les gros noyers du Foyer Rémois. En passant dans la rue, on prenait un bâton pour les faire tomber. Le propriétaire râlait évidemment ! « Attendez, vous allez voir mon chien ! » Mais on se sauvait ! J'allais aussi à la maraude dans les champs, ramasser de l'herbe pour les lapins. Il m'est arrivé un jour de me faire courser par un bonhomme qui avait « sa boutique ouverte » (les boutonsnières du pantalon)... Je me suis carapatée et j'ai dit à ma mère : « Je n'irai plus jamais à l'herbe ! »



Bêtises de Gamins



Bérangère :

J'ai commencé à travailler à quatorze ans. En rentrant du travail, je mettais ma petite sœur dans le landau et j'allais la promener sur le boulevard. Ma petite sœur avait de jolies boucles anglaises, mais elle pleurait chaque fois que Mémère la coiffait, alors pour qu'elle ne pleure plus, je lui ai coupé ses jolies boucles ! Le mercredi suivant, quand Papa et Maman sont venus nous rendre visite, j'ai pris une de ces fessées !



Eugénie :

Nous n'étions pas toujours des enfants de chœur, il nous arrivait de faire quelques bêtises, comme coincer des chewing-gums sur les sonnettes des maisons, mettre des pétards dans les boîtes aux lettres ou encore attacher une ficelle à un portemonnaie qu'on posait par terre et qu'on tirait dès que quelqu'un se penchait pour le prendre.

Blanche :

Les boîtes de conserve vides servaient aussi à être attachées à la queue des chats !

Jean-Marie :

Le 14 juillet, pour la retraite aux lampions, j'aimais bien acheter des pétards algériens chez le droguiste (des petits sachets ronds avec de la poudre et du silex à l'intérieur), on les lançait dans les pattes des gens ! Ça ne faisait pas mal et ça créait un mouvement intéressant...

Aimée :

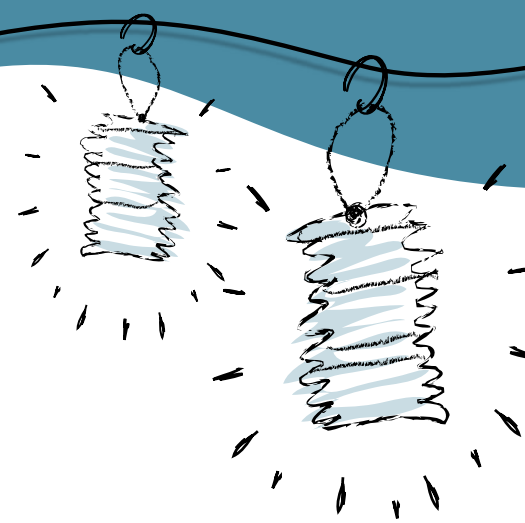
Oh si, ça pouvait faire mal ! Moi, j'ai été brûlée aux mollets par ces sacrés pétards !

Renée :

Moi non plus je n'aimais pas les pétards ! Ça me faisait peur et en plus, ça déchirait nos bas, qui étaient déjà bien chers à acheter...

Jean-Marie :

J'aimais bien aussi les pétards à bouchon...



Maurice M :

Les pétards à bouchon, ça me rappelle une drôle d'histoire... Pour la fête de Cormontreuil, des gosses de mon âge – douze ou treize ans – passaient devant chez nous en disant : « On a des pétards à bouchon ». Chez nous, pas de pétards à bouchon, parce qu'il n'y avait pas de sous pour en acheter. J'ai alors dit aux gamins : « Oh moi, j'en ai un aussi ! » Et je suis allé chercher le revolver qui était caché dans le tiroir de mon père... Il était chargé, j'ai enlevé le cran d'arrêt, appuyé sur la gâchette... Toute la décharge de plomb est partie dans ma main... C'était horriblement douloureux, mais il n'était pas question de me plaindre aux parents... D'ailleurs, tout le monde était au travail. A midi, pendant le repas, j'ai gardé ma main blessée sous la table, mon père m'a demandé ce que j'avais et m'a brutalement pris la main !

Mon frère s'est écrié : « Mais arrête ! Il a du plomb dans la main ! »

Mon père était fou de rage que j'aie touché à son revolver !



Maurice



Il a appelé la mère, qui travaillait aux Docks Rémois. Chez le médecin, j'ai eu droit au bistouri pour enlever les plombs... Je ne suis pas prêt d'oublier cette histoire ! Quand je pense que j'aurais pu tuer mon frangin qui se trouvait à côté de moi, ou un gamin de la rue...

Aimée :

Je me souviens un jour avoir été en retard pour chercher les enfants de mes patrons à la sortie de l'école ; sur le chemin, je courais et j'ai croisé des copains qui m'ont dit : « Tu vas à la fête de l'église ? » Non, je n'étais pas au courant... « Tu savais pas ? Et pourquoi tes seins ils dansent alors ? »

